

« HEUREUX L'HOMME QUI PLACE SA CONFIANCE EN D. »

(PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)

« Après un intervalle de deux années, Paro eut un songe, où il se voyait debout au bord du fleuve » (Béréchit 41,1)

Beaucoup d'encre a été versée sur cet épisode de la Torah, pour expliquer les rêves de Paro et l'interprétation qu'en donne Yossef. Cependant, à notre époque où tout juif a besoin d'être encouragé dans sa foi et sa confiance en D., en cette période où la venue du Machia'h est si proche, il est bon de réfléchir à nouveau à ces événements à la lumière des explications de nos Maîtres dans le Midrach, et de renforcer ainsi notre foi et notre confiance en D.

Paro fait un rêve, se réveille terrifié et tremblant mais se rendort. Il rêve à nouveau, un rêve différent du premier mais qui y ressemble par certains détails. Encore une fois cela le réveille, mais il tombe à nouveau dans un profond sommeil jusqu'au petit matin. A son réveil, il se souvient de ses rêves et « son esprit en fut troublé ». Les rêves étranges de cette nuit troublent sa tranquillité, il ne parvient pas à retrouver son calme et sa sérénité. Il essaie par tous les moyens d'en obtenir l'interprétation. Il consulte ses sages, ses princes, ses conseillers, les voyants d'Egypte et ses sorciers. Paro, qui est alors le maître tout puissant du monde, se donne beaucoup de peine, fournit des efforts inimaginables pour consulter les sages de tous les peuples afin d'obtenir l'interprétation de ses rêves. Mais malgré toutes ses recherches, « personne ne sut l'expliquer à Paro ». Tous les sages du monde ne sont d'aucun secours, leurs interprétations et leurs « trouvailles » ne parviennent pas à le satisfaire, à expliquer son rêve et à apaiser son esprit. Il tente même de les menacer de mort s'ils ne lui trouvent pas l'interprétation, pourtant personne n'est capable de délivrer le roi de cette tension qui l'opresse. Soudain, quelqu'un se souvient que lors de son passage en prison il avait rencontré un jeune homme hébreu qui, là bas, interprétait les rêves. Il se souvient que ce jeune homme lui avait demandé d'intervenir en sa faveur auprès de Paro. Dès que le roi entend cela, il fait appeler le jeune homme.

Imaginons ce qui serait arrivé si le roi avait fait sortir cet homme de prison à un autre moment, un jour quelconque ! N'aurait-il pas paru ridicule auprès de ses sujets ? Mais ce jour n'est pas quelconque, ce moment ne ressemble pas aux autres. Aujourd'hui, il se sent oppressé et troublé, il s'appuierait même sur un roseau brisé, il est prêt à placer sa confiance même en un jeune hébreu qui se trouve en prison : peut être allait-il réussir là où tous ses sages avaient échoué, peut être saurait-il interpréter son rêve ? Sans attendre, on fait sortir Yossef de prison, on l'amène en hâte vers le palais de Paro, et en un instant, cet esclave juif sans valeur devient l'homme « providentiel » de l'Egypte. Voici donc Yossef qui se tient devant le roi,

lequel lui raconte son rêve : les vaches au bord du fleuve, les chétives et les bien portantes... Il l'écoute, comprend ses paroles et détient l'interprétation tant attendue. Il explique posément et tranquillement le sens de ce rêve et précise que les deux rêves n'en forment qu'un seul. De plus, à l'issue de cet entretien, en concluant l'interprétation du rêve, il donne des conseils à Paro sur la conduite à tenir pendant les années de famine et celles d'abondance : il lui propose un programme économique détaillé qui constitue un plan de sauvetage national. Il lui indique que faire et de quelle façon !

Curieusement, Paro ne refuse pas, ne s'insurge pas, ne dit pas à Yossef « qui donc t'a demandé conseil ! » Au contraire, il écoute assidûment chaque mot, prend immédiatement les mesures nécessaires, et nomme Yossef ministre. Il le nomme vice roi ! Ainsi, cet esclave hébreu que l'on précipitait hors de prison il y a quelques instants devient en une fraction de seconde le sauveur de l'Egypte.

Les Midrachim ont beaucoup commenté la sagesse de Yossef, que Paro a d'ailleurs surnommé de ce fait « Tsafnat Pa'ané'h » (« celui qui explique les choses cachées »), mais dans cet épisode il réagit avec beaucoup de pondération et de sérénité, manifestant ainsi une qualité qui n'a pas souvent été relevée.

Essayons de nous imaginer dans la même situation : tu étais, il y a peu, un jeune homme hébreu jeté dans les geôles égyptiennes, sans la moindre perspective d'être gracié, même cet égyptien en qui tu avais placé un espoir ne t'aide pas, puisque voici deux ans qu'il est sorti de prison et qu'aucune nouvelle ne te parvient... Soudain les lourdes portes de ton cachot s'ouvrent, et te voici, debout au sein du splendide palais du roi d'Egypte, te demandant de lui interpréter un rêve qu'une multitude de sages n'ont pas su interpréter. Convient-il d'être serein dans un cas semblable ? Est-il possible de réfléchir de manière droite, correcte et posée ?

Yossef quant à lui, non seulement reste serein, mais il énonce l'interprétation attendue sans aucune hésitation, avec facilité et clarté, et de plus, il en tire très vite les conclusions qui s'imposent et analyse la situation économique du pays. Est-il possible pour un homme de subir un bouleversement si extrême sans se troubler ni s'émouvoir ?

Nous devons admettre malgré nous que oui, c'est possible.

Il n'existe quasiment aucune qualité comparable à cette pondération et à cette sérénité dont Yossef a fait preuve. Elle a pour base un principe unique, la confiance en D. Quelqu'un qui place sa confiance en D. ne se sent jamais sous pression, ne se laisse jamais troubler, il sait que tout ce qui arrive est dû à une cause

Suite Page 2

La Voie À Suivre

MIKETS

604

19 DECEMBRE 2009

2 TEVET 5770

Publication

HEVRAT PINTO

Sous l'égide de

RABBI DAVID HANANIA

PINTO CHLITA

11, rue du plateau

75019 PARIS

Tel: 01 48 03 53 89

Fax 01 42 06 00 33

www.hevratpinto.org

Responsable de publication

Hanania Soussan

GARDE TA LANGUE

De grands ennuis

Il n'y a pas non plus de différence si la personne dont on parle est un homme ou une femme, adulte ou enfant. Il y a des gens qui se trompent là-dessus, et qui par exemple, quand ils voient deux garçons qui se battent, vont raconter au père de l'un : Untel a frappé ton fils. Ceci entraîne souvent ensuite de grands ennuis, le père d'Untel frappe ensuite ce jeune garçon à cause de sa haine, il s'ensuit de graves disputes entre les pères des garçons, et cela arrive fréquemment dans le beit hamidrach. ('Hafets 'Haïm)

Dédié à la mémoire de
Yaacov Ben Moshe
Castro Zal

et à un objectif supérieurs, et que tout s'inscrit dans un programme décidé et accompli par D.

Yossef a pu grimper aussi haut parce que sa confiance en D. était parfaite. Comme l'ont dit nos Maîtres (Béréchit Raba 80-89), « Heureux l'homme qui place sa confiance en D. » : il s'agit de Yossef, « et ne se tourne pas vers les orgueilleux » : parce qu'il avait demandé au maître échanson de se souvenir de lui, deux années de prison lui ont été ajoutées. La qualité qui caractérisait Yossef était cette confiance. Dans toutes les péripéties de sa vie, il plaçait toute sa confiance en D., en commençant par sa vente aux ismaélites et en continuant par son passage en Egypte et son épreuve avec la femme de Potifar. Il a tout vécu comme des étapes du programme divin, en comprenant qu'il ne s'agissait toujours que de la volonté de D. Cependant, quand il était en prison il a fauté, il s'est trompé et s'est tourné « vers les orgueilleux et les amis du mensonge », il a demandé au maître échanson d'intervenir en sa faveur auprès de Paro. A cause de cette faute, et parce que D. est extrêmement pointilleux avec les justes, il a dû passer deux années de plus en prison. Pendant ces deux ans, il a réfléchi et s'est repenti de

cette faute, il a renforcé sa confiance en D. et sa foi. C'est pour cela qu'en sortant de prison, il n'est pas impressionné du bouleversement extrême de sa situation. A présent, la confiance en D. est solidement ancrée en lui. En effet, l'obscurité et la lumière ont la même signification pour lui, sortir de l'obscurité du cachot pour entrer dans l'éclat du palais de Paro ne change rien en lui, puisqu'il a foi dans le Créateur et voit en chaque événement une expression de la volonté divine. Dans ce cas, il n'y a donc pas lieu de se laisser impressionner par ce qui lui arrive !

Telle est la force de celui qui a foi et confiance en D. Il ne se sent pas oppressé par les bouleversements qui interviennent dans le monde, ni par les tremblements de terre, ni par les chutes à la bourse, ni par les pertes ou les bénéfices, ni par les maladies, ni par les guerres, que D. nous en préserve. Il vit toute chose avec intelligence, en l'analysant pour en tirer la leçon, en se remettant en cause et en réparant ce qui doit l'être, mais le tout sereinement et toujours posément. Voici la grande leçon à tirer d'une réflexion sur cet aspect de l'histoire de Yossef.

SUJETS D'ACTUALITE

Il ressemble à quelqu'un qui n'a pas faim.

Celui qui veut vraiment connaître Hachem, écrit le Rav Sim'ha Zissel de Kelm zatsoukal dans son livre « 'Hokhma OuMoussar », contempera Ses merveilles, contempera le miracle considérable qui s'est produit à l'époque des 'Hachmonaïm, et cela s'appelle « son propre 'Hanouka ». Celui qui n'aspire pas à connaître Hachem et ne ressent pas de manque à cause de son absence de connaissance est vraiment semblable à quelqu'un devant qui on met de la nourriture à un moment où il n'a pas faim, cette nourriture n'est pas à lui, parce qu'elle ne lui manque pas du tout.

A droite et à gauche

Les lumières de 'Hanouka font allusion à la proclamation du miracle, c'est pourquoi, explique le gaon Rabbi Yéhouda Tsadka zatsoukal, on les met à gauche, pour nous enseigner que tout chose qui doit être proclamée est à un niveau inférieur. Par contre, la mezouza, qui est entièrement faite pour protéger la maison, on la met à droite. Ceci pour nous enseigner qu'il n'y a rien de plus beau que la pudeur.

Nos Sages n'ont-ils pas dit : la lumière de 'hanouka à gauche, et la mezouza à droite, pour que l'homme soit entouré de mitsvot ? Il faut aussi qu'il soit entouré des deux pour d'une part être discret dans ses actes et d'autre part agir publiquement quand le besoin s'en fait sentir, sans en esquiver la responsabilité.

Il allume les lumières de 'Hanouka

Un jour, on a raconté devant le gaon Rabbi Lévi Yitz'hak de Berditchev l'histoire d'un comte étranger extrêmement riche, qui pouvait se permettre absolument tous les plaisirs qui existent au monde. Au point qu'il se lavait dans des bassins remplis de champagne, et de plus pendant l'été brûlant, quand il avait envie de glisser sur de la neige comme en hiver, on versait devant lui des montagnes de sucre sur lesquelles il glissait comme sur de la neige.

Quand le Rav de Berditchev entendit cette description, il se tourna vers ceux qui l'entouraient et demanda : « Dites-moi, est-ce que ce comte allume les lumières de 'Hanouka ? » On lui répondit qu'il n'était pas juif et ne savait pas du tout ce qu'était 'Hanouka.

S'il en est ainsi, répondit le tsadik, il ne sait pas ce que c'est que le plaisir en ce monde...

'Hanouka sans les enfants ?

On raconte qu'une fois où le Admor « Imrei 'Haïm » de Vijnitz zatsoukal devait allumer les lumières de 'Hanouka chez lui, on avait fait sortir les enfants de la pièce, à cause du monde qu'il y avait. En disant « lechem yi'houd », il avait demandé par signes au chamach « où sont les enfants ? » En entendant qu'on les avait fait sortir de la pièce à cause du monde, il

avait posé le sidour qu'il avait en mains et remis la bougie de cire à sa place, en attendant que les enfants reviennent...

A la fin de l'allumage, il avait dit : « Comment peut-on allumer les bougies de 'Hanouka sans les enfants ? L'essentiel de 'Hanouka est pour l'éducation... »

Changement de conduite

Une veille du Chabat de 'Hanouka, le gaon Rabbi Yéhouda Tsadka zatsal alluma les lumières de 'Hanouka à l'entrée de la maison, et partit prier à la synagogue. Quelques enfants tournaient autour de la 'hanoukia, et l'un d'eux, qui était à la tête du groupe, la heurta et la fit tomber. Le Rav rentra de la prière, et vit la 'hanoukia renversée par terre. Il ne dit rien, mais se mit à faire le kidouch.

Tout à coup arrivèrent chez le Rav l'enfant en question et son père. L'enfant demanda pardon au Rav et s'attendait à être grondé, mais le Rav Tsadka lui caressa le visage, lui expliqua les dinim de 'Hanouka, lui donna des bonbons et le bénit avec amour.

A partir de ce moment-là, l'enfant se mit à changer de conduite.

Ne pas se mettre en colère

Rabbi Chemouël de Slonim avait préparé sa 'hanoukia la veille du Chabat, puis il se dirigea vers la maison de son grand-père l'auteur de « Yessod HaAvoda » pour voir l'allumage des bougies chez lui. Il n'avait pas apporté sa 'hanoukia de chez lui, et quand il vit qu'elle était prête pour l'allumage, il s'approcha et alluma la 'hanoukia du Rav. Quand le Rabbi rentra chez lui, il était déjà tard, et il ne restait déjà plus assez de temps pour préparer de nouvelles bougies. Il calma sa famille et dit tranquillement : « Celui qui nous a ordonné d'allumer les bougies de 'hanouka nous a aussi ordonné de ne pas nous mettre en colère »...

Le respect de la synagogue

L'auteur de « Noda Biyhouda » éveillait l'attention de sa communauté pendant 'Hanouka en disant : « C'est justement pendant ces jours-ci, les jours de 'Hanouka, qu'il convient de faire attention à réparer les choses qui provoquent l'éloignement de la Chekhina d'Israël, car c'est cela que voulaient les Grecs.

A cause de nos nombreuses fautes, le Temple a été détruit, mais le Saint béni soit-Il nous a laissé des débris, ce sont les synagogues, et c'est là que repose la Chekhina. Mais ceux qui parlent à la synagogue au moment de la prière et de la lecture de la Torah rendent impure l'atmosphère de sainteté qui règne dans ce petit Temple, comme les Grecs qui ont rendu l'autel impur. C'est pourquoi il faut faire très attention à cela !

UNE TORAH DE VIE QUI A FAIT DES MIRACLES À NOS ANCÊTRES

C'était la période la plus difficile pour les juifs russes. Staline littéralement « homme de fer », justifiait son nom, et faisait régner en Russie une terreur policière.

« Il n'y a que par le sang qu'on huilera les roues de la révolution », déclaraient les dirigeants du parti communiste. Il suffisait d'une action suspecte, d'un sourire mal placé, ou d'un simple propos qui aurait pu être interprété au-delà des intentions de son auteur pour envoyer quelqu'un à la mort, ou à une « rééducation » en Sibérie.

Les nouveaux camps de concentration construits en Sibérie n'étaient jamais trop étroits pour y entasser les myriades d'êtres humains qui y étaient envoyés, car les hommes, là-bas, mourraient comme des mouches, et de ce fait, les lieux se libéraient rapidement pour les nouveaux détenus. Il y avait alors un dicton répandu sur ces camps de concentration : « Celui qui n'y a pas été pas, y sera un jour, et celui qui y a été ne l'oubliera jamais. »

Le NKWD, ancêtre du « KGB », faisait régner la terreur sur les citoyens du pays. Des automobiles aux vitres opaques rôdaient sur les routes vides, s'arrêtaient à la porte de telle ou telle maison, et ne revenaient jamais vides.

Chaque famille vivait dans une pièce et partageait la cuisine et les toilettes avec des voisins ; dans de telles conditions, il était malaisé de dissimuler des choses aux voisins qui circulaient parmi nous.

De nombreux citoyens se réjouissaient de dénoncer leurs voisins, certains pour être favorisés le jour où ils seraient pris en train d'enfreindre la loi, et d'autres pour être récompensés. Une famille juive, en tant qu'objet haï, était un objet attrayant de dénonciation pour les voisins antisémites ou les juifs communistes qui voulaient obtenir le pouvoir tout en grimant sur les cadavres de leurs frères.

Yitz'hak et Freidel, les héros de cette histoire, étaient un couple juif qui habitait alors dans la ville de 'Harkov. Ils menaient une vie juive clandestine et veillaient à respecter le Chabbat. Derrière la lourde armoire d'habits se trouvait une petite alcôve, où étaient cachés les livres saints, l'étui des téphiline et la 'hanoukia.

C'était le premier soir de 'Hanouka, la table de la maison d'Yitz'hak était couverte de livres sacrés et il se concentrait sur le texte finement écrit afin de décider où allumer la 'hanoukia : derrière les rideaux opaques de la chambre, où à côté de la porte fermée.

La 'hanoukia de métal était posée au centre de la table, deux bougies y étant déjà placées, en attendant, dans un saint respect, d'accomplir la mission de « propager le miracle ».

Freidel se trouvait à la cuisine et préparait, sur le réchaud à pétrole, de la soupe chaude, leur aliment principal à cette période. Ses jambes étaient douloureuses à cause des longues attentes du matin, mais elle était contente d'avoir réussi à obtenir un peu de légumes – presque pourris – à partir desquels elle pouvait préparer un repas revigorant.

Soudain, on entendit un coup sonore à la porte de la maison, puis celle-ci fut enfoncée violemment, et un couple de policiers fit irruption dans un accès de fureur. Freidel se sentit défaillir, et instinctivement, sauta de la fenêtre de la cuisine du deuxième étage, et se tint sur le large auvent du premier étage, alors qu'elle était sur le point de s'évanouir. Yitz'hak, paniqué, sauta de sa chaise, et les inspecteurs du NKWD se dirigèrent vers le centre de la pièce, brisant, de leurs chaussures cloutées, le silence effrayant.

La punition pour détention de chacun des livres posés sur la table était de cinq années d'emprisonnement. En y ajoutant celle de la 'hanoukia

et d'une lettre venant d'Israël, qui était dissimulée entre les livres, on pouvait aller jusqu'à l'emprisonnement à perpétuité où même à la peine de mort. Les inspecteurs avaient facilement de quoi remplir un sac entier et impressionnant pour le révolutionnaire, le réactionnaire, le chef de l'activité anti-soviétique terroriste.

Les policiers traînèrent une chaise dans un coin de la chambre, y firent asseoir Yitz'hak, et l'un d'entre eux posa la main sur son cœur. C'était une méthode soviétique connue, les policiers fouillaient la maison, et lorsqu'ils s'approchaient de ce qu'ils voulaient découvrir, le cœur du suspect se mettait à battre vivement, leur indiquant ainsi de chercher encore plus minutieusement, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'objet de leur perquisition.

La fouille débuta. En réalité, il n'y avait rien à chercher, tout était sur la table, dévoilé et apparent : des livres interdits, une 'hanoukia prête à être allumée et une lettre en provenance d'Israël qui pointait son nez entre les pages d'un des livres.

Il ne s'agissait plus d'un jeu, Yitz'hak voyait la mort s'avancer vers lui d'un pas assuré.

Les policiers se tournèrent vers les armoires qui étaient en hauteur et se mirent à y chercher des objets compromettants. Ils jetèrent le contenu de l'armoire sur la table. Les livres furent recouverts d'une fine épaisseur de draps fins et clairs. Les agents passèrent aux armoires du bas et commencèrent à fouiller. Ils jetèrent sans ménagement des serviettes et des objets domestiques en direction de la lourde table, au centre de la pièce. Une montagne d'objets accumulés recouvrait au fur et à mesure ce qui était, au départ, sur la table.

Une fois la vérification de l'armoire terminée, la table se trouva surchargée de nombreuses affaires qui recouvraient les objets compromettants.

La fouille se poursuivit, les policiers, tels des chiens affamés à la recherche d'un os, arrachèrent des lattes de bois du plancher, percèrent les murs de la maison, déchirèrent les gros édredons, et transpercèrent les matelas de tous les côtés. Ils atteignirent même l'étagère supérieure cachée derrière l'armoire, qui servait de cachette aux livres saints, mais elle était vide.

Après de longues heures de recherches, ils quittèrent la maison en claquant la porte, sans avoir rien trouvé.

Quand Freidel trouva enfin le courage de sortir de sa cachette et de rentrer chez elle, elle trouva une demeure qui ressemblait à une maison après un pogrom ; elle trouva également son mari, dont elle était sûre qu'il avait été emmené pour être mis en prison.

« Ils n'ont rien trouvé », la rassura-t-il.

Ils se laissèrent, tous deux, tomber sur les chaises de bois, muets de terreur, leur cœur refusant de croire au miracle qui s'était produit, et une longue heure s'écoula avant qu'ils n'osent se lever de leurs chaises, et se laisser aller vers la fin heureuse de ce cauchemar.

La 'hanoukia fut allumée le soir même.

Yitz'hak prononça la bénédiction « ... qui a fait des miracles à nos pères en ces jours-là et à CETTE époque-ci », et eût le sentiment que la bénédiction avait été composée spécialement pour lui. Il fredonna la chanson « Maoz tsour » : « que Ta force est grande, le rocher de ma délivrance, il est bon de Te louer », en remerciant et en louant D. pour le miracle qui venait de se produire.

'Harkov brillait d'une profusion de lumières, mais la petite 'hanoukia, derrière le volet fermé, diffusait le rayonnement le plus limpide.

« **Maintenant que D. t'a annoncé tout cela, il n'y a personne de plus intelligent et sage que toi** » (41, 35)

Rabbi Sim'ha Zissel Ziv de Kelem a dit :

Même Paro le mauvais a « compris » qu'un homme doué d'une crainte du Ciel pure est automatiquement intelligent et sage, et digne de régner sur la plus grande puissance du monde !

« **Paro appella Yossef Tsaphnat Pa'anea'h** » (41, 45)

Le nom « Pa'anea'h », fait remarquer le livre « Haamek Davar », est composé de deux racines : « pa » qui est une racine désignant l'aspect extérieur et la gloire, et « na'h », qui désigne la sérénité (« na'hat ») et le plaisir.

La raison pour laquelle on lui a donné ce nom, après l'avoir élevé à de grands honneurs, est que Paro s'émerveillait de la maîtrise extrême de Yossef. En effet, celui qui vit plusieurs années dans un état de bassesse et se trouve tout à coup tout en haut de l'échelle sociale, n'arrive pas à le supporter, et il est très probable qu'il va devenir fou ou mourir. Or Paro voyait comment, en venant directement de la prison, Yossef s'apprêtait à régner sans que sa maîtrise de soi en soit du tout amoindrie.

Deuxièmement, celui qui n'a l'habitude que de servir et de s'incliner ne sait pas comment se comporter quand c'est lui qui doit commander, or Yossef est passé de la servitude à une façon extraordinaire de gouverner. C'est à ce propos que Paro a dit que Yossef par nature n'était pas un esclave et ne se trouvait pas dans une situation d'infériorité, mais qu'il avait la potentialité d'être très élevé, simplement jusque là cela n'avait pas pu se réaliser pour des raisons extérieures.

C'est tout cela que montre le nom « Tsaphnat Pa'anea'h », c'est un homme qui a le potentiel caché nécessaire pour manifester extérieurement les honneurs et la sérénité.

« **Tout le pays d'Egypte eu faim et le peuple cria vers Paro en demandant du pain** » (41, 55)

C'est surprenant : comme tout le monde sait que les récoltes se trouvent entre les mains de Yossef, ainsi qu'il a déjà été dit « Yossef accumula du blé comme le sable de la mer », pourquoi le peuple va-t-il crier auprès de Paro et non de Yossef ? Il y a un autre sujet d'étonnement : Qu'est-ce que c'est que leur répond Paro ? « Allez chez Yossef, et faites ce qu'il vous dira », pourquoi « faites » et non « achetez la quantité qu'il vous dira »...

Le gaon Rabbi Ya'akov Sofer zatsal, dans son livre « Yisma'h Israël », explique qu'au début, les Egyptiens sont venus trouver Yossef pour lui demander de leur donner du pain, parce que tout le monde savait que c'était lui qui avait le blé, mais Yossef n'a pas voulu leur donner, en disant qu'ils devaient d'abord se circoncire. A la suite de cela, les Egyptiens sont venus crier auprès de Paro parce qu'il ne voulait pas leur donner de pain à moins qu'ils se circoncissent. C'est là-dessus que Paro leur a répondu : « Allez chez Yossef – ce qu'il vous dira, faites-le », c'est-à-dire qu'ils se circoncissent comme Yossef le demandait, et ensuite seulement il leur donnerait de quoi vivre.

« **Yossef appella l'ainé Menaché, car D. m'a fait oublier toutes mes tribulations** » (41, 51)

Quand il s'agit de donner un nom, l'Écriture cite en général ce qu'a dit celui qui a donné le nom, par exemple : « Elle l'appela Réouven, en disant : car Hachem a vu », donc apparemment il aurait fallu dire « Il l'appela Menaché, en disant : car D. m'a fait oublier etc. »

Rabbi Méir Sim'ha Hacoheh de Dvinsk en donne une belle explication : Yossef s'était engagé envers Paro à ne pas révéler en public qu'il ne connaissait

pas la langue sacrée. C'est pourquoi il ne pouvait pas expliquer la raison de ce nom, en disant ouvertement « parce qu'Il m'a fait oublier », mais il s'est contenté de le penser en lui-même.

Par allusion

« **Voici que j'ai entendu qu'il y a du blé en Egypte, descendez là-bas** »

« Yech chever beMitsraïm » (Il y a du blé en Egypte), si l'on brise (lichbor), le mot « Egypte », la moitié a la valeur numérique de « kets » (valeur numérique : 190).

C'est une allusion aux 190 ans que D. a enlevé du compte des quatre cents ans, pour qu'il ne reste que 210 (valeur de « redou », descendez) ans.

(« 'Harām Sofer »)

« **Il lui donna sa fille Asnat pour épouse** »

« Asnat » a la même valeur numérique que « zou hi bat Dina » (c'est la fille de Dina). Cette fille était effectivement Asnat, la femme de Yossef.

(« Sifteï Cohen »)

A LA LUMIERE DE LA PARACHAH EXTRAIT DE L'ENSEIGNEMENT DU GAON ET TSADIK RABBI DAVID 'HANANIA PINTO CHELITA

Le Saint béni soit-Il donne une récompense pour chaque détail d'une mitsva

« **Paro enleva sa bague de sa main et la mit à la main de Yossef. Il lui fit revêtir des habits de soie, plaça un collier en or à son cou, le fit monter sur son second char et on cria devant lui « avrekh »** »

Les Sages ont dit dans le Midrach (Béréchit Rabba 90, 3) au nom de Rabbi Chimon ben Gamliel : « on n'a donné à Yossef que ce qui lui appartenait : sa bouche qui n'a pas embrassé (« nachak ») en commettant une faute – d'après ta bouche tout mon peuple se conduire (« yichak »). Son corps qui n'a rien touché en commettant une faute – on l'a revêtu de vêtements de soie. Son cou qui ne s'est pas incliné devant la faute – il mit un collier d'or à son cou. Ses mains qui n'ont pas touché en commettant une faute – le roi retira sa bague et la mit à la main de Yossef. Ses jambes qui n'ont pas marché pour commettre une faute – on l'a fait monter sur le second char. Sa pensée qui n'a rien pensé en commettant une faute – sera appelée de la sagesse, on cria devant lui « avrekh », père (« av ») en ce qui concerne la sagesse et jeune (« rakh ») en ce qui concerne l'âge. »

Nous apprenons donc que lorsque le Saint béni soit-Il donne une récompense à ceux qui font Sa volonté, Il ne donne pas simplement une récompense générale, mais une récompense pour chaque membre qui a pris part à l'accomplissement de la mitsva. Exactement comme il a donné une récompense totale à chaque membre qui aurait pu profiter de la faute et ne l'a pas fait.

Les Sages ont dit sur le verset (Téhilim 114, 3) : « La mer a vu et s'est enfuie » : Qu'a vu la mer ? Elle a vu le cercueil de Yossef qui descendait dans la mer. Le Saint béni soit-Il a dit : qu'elle s'enfuie devant celui qui s'est enfui, ainsi qu'il est dit : « il laissa son vêtement entre ses mains, s'enfuit et sortit en courant », la mer aussi s'est enfuie devant lui.

D'après ce que nous avons dit, les choses sont absolument claires : de même que le Saint béni soit-Il donne une récompense à chaque membre qui a eu part à l'accomplissement d'une mitsva, Il donne une récompense pour chaque détail de la mitsva. C'est pourquoi le Saint béni soit-Il lui a donné une récompense aussi pour le fait de s'être enfui en partant.